

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 19 (1881)
Heft: 27

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-186476>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Po noutra part, tsandzeint lo supro,
Cein vao passà coumeint dâo sucro !
L'est cein que l'ont fé, mà tsacon
Renasquè po setu l'àoton
D'atsetâ clia novalla boâte ;
L'est porquieut on a pertot coâte
Dè sè fourni tandi qu'on pao
D'allumettès que sont meillâo,
Que ne font pas fû d'artifice.
Et ceint, dévant que la police
Ne défeinde à ti lè marchands
D'ein veindrè d'autre à l'ao chaland
Què dè la novalla fabriquâ.
« Conseillers dè la républiqua !
Ora, ne vo lo dieint tot net :
Réfèdè-no battè brequieut,
Ao bin fabrequâ-lè dè sorta,
Sein quieut la loi est binstout morta !
Kâ se dâo fû n'ein pas cousin,
Le soupliont lè dzeins à tsavon. »

C. C. D.

LE BOUQUET FANÉ

« J'apportais ce bouquet pour Louise, » ajoutai-je pendant la tête ; « seriez-vous assez bonne pour le lui remettre ? »

« Elle me le promet en souriant de mon embarras ; je fus confirmé dans la pensée qui m'était venue, qu'elle lisait dans mon cœur et encourageait ma timidité. Je sortis, j'avais besoin d'être seul et de respirer le grand air ; mais, avant de franchir le seuil, je crus voir la joie et la reconnaissance dans le regard de Louise, au moment où elle recevait des mains de sa mère ce messager de mes vœux et de mon espoir.

« J'avais confiance, je savais que les deux familles agréaient cette union, je croyais qu'elle-même... et cependant j'étais dans l'anxiété, mon cœur battait à rompre ma poitrine. Hélas ! je m'étais leurré d'une trompeuse espérance ; la journée se passa, la fenêtre et les rideaux restèrent implacablement fermés. »

Après s'être interrompu quelques instants, comme s'il fléchissait sous le contre-coup de cette déception, il reprit :

« — Je courbai la tête sous cet arrêt, et je compris que ma vie était brisée, je n'avais plus de but devant moi. Rester dans le pays après la ruine de mes espérances me parut impossible : le soir même je le quittai, et, quelques jours après, je m'embarquai pour l'Amérique, sans même chercher à savoir quel rival m'avait été préféré.

« J'ai traversé depuis bien des épreuves ; j'ai lutté contre bien des périls, j'ai fait et refait plusieurs fois ma fortune, j'ai passé par toutes les alternatives de la misère et de l'opulence, et toujours dans le wigwam des sauvages, dans les comptoirs de Chicago, dans le tumulte des cités comme dans les solitudes de l'Ouest, son image m'apparaissait. Aux heures d'abattement, je me demandais pourquoi elle n'était pas là, me soutenant de son courage ; les richesses que j'amassais n'avaient pas de prix pour moi, puisque je ne pouvais les déposer à ses pieds. A la seule pensée d'aimer une autre femme, mon cœur se révoltait. Et maintenant qu'est-elle devenue ? Je brûle et je tremble de le savoir. »

Il resta la tête dans ses mains ; toute l'amertume des regrets et de l'isolement lui remontait au cœur.

Quelques instants se passèrent.

« Où est la tante Louison ? dit Mathilde en montrant la place vide de la vieille fille.

Elle sortit et ne tarda pas à revenir ; elle était profondément émue.

— Monsieur Grosley, dit-elle, venez avec moi.

Elle l'entraîna dans la chambre de la vieille fille. Celle-ci était étendue sur sa chaise, deux larmes coulaient le long de ses joues. Un bouquet fané de camélias, de roses et de jasmins était sur la table auprès d'un tiroir ouvert ; un billet était déplié laissant voir les lignes à moitié effacées par l'humidité dans laquelle il avait autrefois séjourné.

M. Grosley comprit tout. Cette Louise qu'il avait tant aimée n'était autre que la tante Louison ; Mme de la Ratais avait ainsi défiguré et vulgarisé son nom pour mieux l'adapter au rôle subalterne auquel elle l'avait condamnée. Le billet venait d'être lu pour la première fois, il était resté caché dans le bouquet que la vieille fille avait conservé comme l'image de son amour méconnu de ses espérances évanouies sans retour.

Il s'était mis à genoux devant elle, prenant ses mains dans les siennes :

— Louise, dit-il, c'était donc vrai ? vous m'aimiez comme je vous aimais. Un fatal malentendu a écarté de nous le bonheur vers lequel nous courions d'un égal élan, et chacun de nous a porté le deuil de son rêve envolé. Pendant trente ans nous avons souffert de la même souffrance, porté au cœur la même blessure.

« Louise, les caprices de la destinée ont été cruels pour nous, mais ils n'ont pas été impitoyables. Si le matin et le milieu de la journée ont été perdus, le soir nous reste, nous pouvons vieillir ensemble. Que dis-je ? nous sommes jeunes encore, puisque notre amour a gardé toute sa fraîcheur malgré les atteintes de l'âge. Voyez, n'a-t-elle pas conservé toute la beauté de la jeunesse ? »

Il montrait le visage de la vieille fille qui rayonnant de joie et de bonheur, semblait s'être transfiguré ; ses yeux avaient un éclat inusité, une sève nouvelle circulait sous la peau ; c'était le printemps qui renaissait à l'arrière-saison.

Elle le regardait avec une expression d'ineffable tendresse :

— Mon Dieu ! murmura-t-elle ; j'étais injuste quand je me plaignais ; je ne prévoyais pas qu'un pareil dédommagement m'était réservé.

— Mathilde, reprit M. Grosley en s'adressant à la jeune fille, vous l'appeliez votre tante, vous me considérez comme votre oncle, et me donnerez ainsi le droit d'aider à la réalisation de vos espérances. En l'associant à moi, je m'impose l'obligation d'imiter sa bonté ; mon bonheur n'a pas le droit d'être égoïste, il faut qu'il rayonne autour de moi.

LOUIS COLLAS.

De nombreuses souscriptions nous sont parvenues pour la 3^{me} édition du VOYAGE DE FAVEY ET GROGNOUZ. Les personnes qui n'ont pas encore souscrit, trouveront à la fin de notre supplément, un bulletin qu'il suffit de détacher et de nous adresser, après l'avoir affranchi avec un timbre de 2 centimes. Prix pour les souscripteurs fr. 1 20. — En librairie fr. 1 50.

Le bureau du Conteur se charge d'expédier contre remboursement, la Carte du canton de Vaud qui vient de paraître chez M. Rouge, libraire. Prix, sur toile, fr. 1,20 ; sur papier 90 centimes.

L. MONNET.

IMPRIMERIE HOWARD GUILLOU & C^{ie}